

## **Dominique Dyens, *La Femme éclaboussée***

Éditions Héloïse d'Ormesson, 2014

**Madame a quarante-cinq ans.** Elle est belle. Et distinguée. Madame est arrivée à Paris il y a plus de vingt ans. Elle est originaire de Lons-le-Saunier, dans le Jura. Bonne-maman dit que c'est une provinciale. Elle s'est mariée jeune, à vingt-deux ans, à un Parisien de dix ans son aîné.

Monsieur est cadre supérieur dans une grande banque française. Lui aussi est toujours élégant. Ses costumes et ses chemises sont taillés sur mesure. Il choisit des flanelles et des popelines de qualité. Toutes ses cravates viennent de la maison Hermès. Monsieur ne parle jamais pour ne rien dire. C'est parce qu'il est important.

Madame tient une boutique de cadeaux dans le VII<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Tous les matins, à dix heures, elle va déposer à la banque située en face de son magasin sa recette de la veille.

Depuis cinq ans, Xavier Bizot occupe le même emploi : il est caissier au Crédit Lyonnais. Pour rien au monde il ne changerait de poste. Car il ne vit que pour le moment magique où Madame entrera, resplendissante, laissant traîner sur son passage les effluves de son parfum.

**Tous les matins sauf le lundi**, Catherine Salernes se lève à huit heures, et enfle son peignoir rose et ses mules assorties. Sur la coiffeuse en acajou placée à gauche de la fenêtre, elle prend la brosse au manche de nacre et d'un mouvement rapide enserme sa longue chevelure blonde et brillante dans un élastique qu'elle choisit au hasard dans une petite boîte à accessoires. Puis elle se regarde dans le miroir ovale de la coiffeuse et palpe ses yeux pour s'assurer qu'ils ne sont pas gonflés. Elle s'assoit sur le pouf en satin rayé coordonné aux rideaux, prend le lait démaquillant et l'applique du bout des doigts sur son visage endormi. Après l'avoir fait pénétrer par des petits mouvements circulaires de la main, elle le retire doucement avec un mouchoir en papier. Sur ses paupières, elle pose deux disques de coton imprégnés d'eau de bleuet. Cela a un effet décongestionnant immédiat. Elle se sent déjà mieux. Elle esquisse machinalement une ou deux grimaces et entre dans le petit cabinet de toilette attenant à sa chambre. Elle se soulage, se lave les mains et se brosse les dents. Elle peut enfin sourire à l'image que lui renvoie la glace éclairée par la lumière des spots.

À huit heures et dix minutes, Catherine Salernes entre dans la cuisine. Son mari et ses enfants ont déjà commencé leur petit déjeuner. Lorsque les enfants étaient petits, elle se levait à sept heures pour s'occuper d'eux. Maintenant qu'ils sont en faculté, elle se réveille à huit heures. C'est bien suffisant.

Jean Salernes écoute Europe 1 en buvant son café. Il est calme. Parfois, il commente les nouvelles du jour et critique d'un ton acerbe les décisions ministérielles.

Thomas est toujours pressé, mais il ne manque jamais de se lever de table pour venir embrasser sa mère et lui servir sa première tasse de thé.

Virginie rêve, perdue dans ses pensées. Elle parle rarement.

À huit heures trente, ils sont tous partis. La maison est paisible. Catherine Salernes a une heure devant elle avant l'arrivée d'Henriette. Elle se fait couler un bain chaud, y verse des huiles relaxantes et glisse langoureusement son corps dans l'eau. Parfois, elle pose la main sur ses seins. Ses mains ne descendent jamais plus bas sur son ventre. Elle se lave toujours avec un gant. Ses pieds nus vont, légers, sur la moquette blanche de la chambre, jusqu'à la commode Directoire en loupe d'orme. Elle choisit son linge. Sa culotte

et son soutien-gorge sont assortis. Ses collants sont en voile fin. Elle ne supporte pas le Lycra. Face au miroir intérieur de l'armoire dont elle vient d'ouvrir les portes, Catherine Salernes laisse tomber sa serviette à ses pieds et regarde son corps. Elle ne pense à rien. C'est un geste machinal. Devant la coiffeuse, elle applique sa crème hydratante. Elle lève une jambe et pose son pied droit sur le pouf de manière à bien faire pénétrer la crème sur son talon, puis change de jambe. Il lui suffirait de tourner légèrement la tête vers le miroir ovale pour apercevoir son sexe entrouvert et ses seins caressant sa cuisse lorsqu'elle se penche. Mais elle n'y songe même pas. À vrai dire elle ne s'est jamais regardée. C'est une partie de son anatomie qu'elle ne connaît pas... Elle étale sa crème consciencieusement, s'assurant qu'aucun centimètre carré de peau ne soit oublié. Ses fesses sont fermes et rebondies, sa poitrine généreuse, ses jambes fuselées. Elle enfle ses sous-vêtements de soie et remonte son collant, soigneusement, sur sa peau. Elle décide de ses habits, s'assurant qu'un laps de temps assez long s'est écoulé depuis la dernière fois qu'elle les a portés. Elle est comme ça, Catherine Salernes, elle aime les choses bien faites.

Puis Madame se coiffe. En général, elle met une barrette. De temps en temps, quand elle est en retard, elle m'appelle pour l'aider à faire son chignon. Enfin, elle se maquille. Son fond de teint est léger et se marie naturellement à sa pigmentation claire. Sa peau est si fragile qu'elle ne supporte pas le soleil, ni les contrariétés. Si par hasard Madame venait à pleurer, ce serait terrible, parce que ça marquerait immédiatement, et pour au moins deux heures. Son blush est orangé, comme son rouge à lèvres. La couleur de son fard à paupières dépend de la couleur de ses vêtements. Son rimmel est toujours waterproof, car, s'il ne l'était pas et que Madame venait à pleurer, ça ferait des traînées noires et sales. Remarquez, c'est par habitude, parce que ça fait longtemps que Madame n'a pas pleuré. Depuis qu'elle a la boutique. Depuis bientôt sept ans.

Madame ne se parfume qu'en sortant, quand elle a mis son manteau, comme chez les grands parfumeurs. Il paraît que ça dure plus longtemps. Avant de partir, elle vient me voir à la cuisine et me donne les consignes du jour. Remarquez, c'est toujours les mêmes depuis vingt-cinq ans que je suis là! Mais Madame est une vraie maîtresse de maison et elle aime que les choses soient parfaites. J'ai beau savoir que le jeudi, c'est le jour de l'argenterie, par exemple, eh bien elle me le dira tous les jeudis. Pareil pour la cire du vendredi! Mais, bon! Je ne peux pas lui en vouloir, je l'ai connue toute jeune! J'étais même là avant elle, parce que avant, au troisième, c'était l'appartement de bonne-maman, de M. Jean et de M. Christian, le frère de Monsieur, quand ils vivaient avec leurs parents. Maintenant, bonne-maman vit au premier. C'est plus petit, mais enfin, depuis qu'elle est seule... Et M. Christian vit au second. En somme, c'est un immeuble de famille!

Catherine Salernes habite dans le XVII<sup>e</sup> arrondissement de Paris, à côté de l'avenue de Villiers. Elle aime son quartier qu'elle a toujours trouvé chic. Elle est à deux cents mètres de la rue de Lévis. C'est là qu'elle va faire son marché, le vendredi matin. Tous les commerçants la connaissent, elle a un compte chez chacun d'entre eux. Sauf chez le boucher, qui ne fait pas crédit. Tous les quinze jours, on donne la note à Henriette. Comme cela, Catherine Salernes n'a pas à sortir dix fois son porte-monnaie. Elle pose les notes sur le bureau de son mari, qui règle tout, sans même vérifier. Lorsqu'elle était jeune mariée, Catherine avait été impressionnée par cet usage qui datait déjà du temps où bonne-maman faisait ses courses. Chez elle, à Lons-le-Saunier, ses parents qui tenaient une mercerie réservaient ce privilège aux seuls notables de la ville. La bonne de M. le Maire ou celle du bon Dr Briard. Mais Catherine avait toujours su qu'elle était entrée dans une grande famille en épousant Jean Salernes.

Quand les enfants étaient petits, elle allait tous les matins au parc Monceau. Elle promenait Thomas dans le landau de famille, puis quand il a été plus grand, elle lui faisait faire des pâtés dans le bac à sable pendant que Virginie dormait d'un sommeil d'ange. Le cœur de Catherine Salernes se serre toujours à l'évocation de cette période. Ça avait été le moment le plus heureux de sa vie, même si bonne-maman était sans cesse à lui faire des remontrances. Elle n'avait jamais compris pourquoi sa bru emmenait elle-même ses enfants au parc, alors qu'il y avait Henriette! *C'est avec les bonnes que ta femme aime être, disait-elle à Jean au dîner, chassez le naturel, il revient au galop!*

Bonne-maman n'avait jamais accepté que Monsieur épouse Madame. D'abord, ils n'étaient pas du même milieu et en plus elle était provinciale. Une bonne à tout faire, comme elle l'appelait! Madame était montée à Paris quand elle avait eu vingt ans, pour être demoiselle de compagnie chez Mme de Gréville. C'est parce que Catherine rêvait d'être infirmière que Marguerite lui avait trouvé cette place logée nourrie. Marguerite, c'était l'ancienne nounou de Monsieur. Elle était de Lons. Elle avait vécu quinze ans à Paris. Du reste, elle était encore là quand j'ai pris ma place chez les Salernes. Mme de Gréville avait un petit-fils qui venait lui rendre visite tous les jeudis midi: c'était Monsieur! C'est comme cela qu'ils se sont rencontrés! Vous pensez, une fille belle comme Catherine, il n'était pas insensible! Et elle, elle était bien flattée de cet intérêt, vous parlez d'un honneur! Elle avait vingt-deux ans quand ils se sont mariés. Monsieur en avait dix de plus. Madame n'a jamais connu d'homme avant Monsieur. Elle était vierge à son mariage. Bonne-maman dit que c'est comme ça qu'elle l'a eu la sainte-nitouche. C'est l'autre surnom de Madame. *Mon pauvre Jean!* lui a-t-elle dit un jour, *l'appel de la chair t'a fait perdre la tête!*

Madame n'a pas toujours travaillé. Quand Thomas et Virginie étaient petits, elle devait veiller à leur éducation. Bonne-maman avait offert l'école privée à chacun des enfants, elle ne voulait pas qu'ils fréquentent ceux de l'école publique! Après, Monsieur avait tenu à ce qu'ils aillent à Carnot, et comme ils avaient passé un accord, bonne-maman ne pouvait rien dire. Puis, quand les enfants ont été au collège tous les deux, Madame a été malade. De la tête. Elle s'ennuyait. Elle pleurait toute la journée, Monsieur n'aimait pas ça! Enfin, il ne faut jamais parler de cette période devant Monsieur. Ni devant Madame, d'ailleurs! Même bonne-maman n'a jamais été au courant, c'est mieux comme ça. Un jour Madame avait pris des cachets, elle ne voulait plus vivre. Monsieur l'a fait enfermer dans une clinique privée. Heureusement qu'elle a reçu ses électrochocs, maintenant ça va tout à fait bien. C'est juste après que Monsieur a acheté la boutique à Madame. C'était une bonne idée. Quoique! Comme dit bonne-maman, Monsieur gagne bien assez d'argent! *Mais il lui en faut toujours plus, à ta femme!*

Maintenant qu'elle a la boutique, Madame est très contente. Au moins, elle voit du monde! Ce qu'elle aime surtout, c'est décorer sa vitrine. Elle la change tous les quinze jours. Elle choisit d'abord un thème et le lundi après-midi, quand le magasin est fermé, elle va chez les grossistes acheter son tissu ou ses rubans. Je me souviens encore de son décor de *Peau d'âne*. Avec un mètre de fourrure synthétique, elle avait confectionné la cape. Pour les oreilles et les yeux, elle avait pris de la feutrine et des boutons de verre. C'était drôlement réussi! Et puis ça faisait entrer les clientes, parce que du coup, elles s'arrêtaient devant la vitrine! Pour ça, Madame a toujours de bonnes idées! Et puis elle a le sens du commerce!

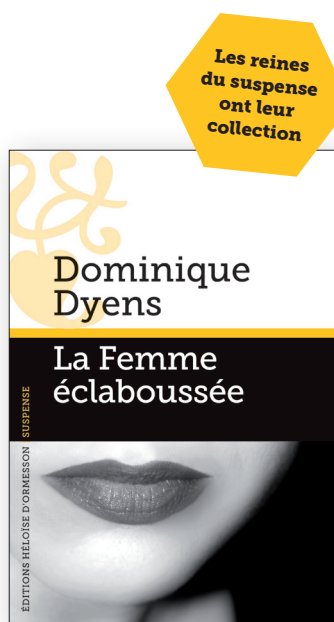
Quand elle était petite, après l'école, elle allait voir ses parents à la mercerie. Elle apportait dans son cartable le goûter que sa maman lui avait préparé le matin et elle le mangeait sagement, assise sur la chaise à côté du comptoir, en balançant ses jambes. Elle écoutait les clientes raconter leurs histoires, elle n'interrompait jamais! Et puis, à cinq heures et quart, elle se mettait à faire ses devoirs dans l'arrière-boutique. Son papa lui avait installé une petite table rien que pour elle. Oh! Il la gâtait son papa! Il faut

dire, elle était fille unique! Le jeudi, elle aidait sa maman, ça permettait à son papa d'aller faire les achats à Mâcon. Elle servait les clientes, elle leur mesurait les rubans ou elle leur présentait les nouveaux modèles de boutons pour rafraîchir un gilet ou mettre une veste au goût du jour! Pour ça, elle en avait des idées, ça doit venir de là, son goût pour les vitrines.

Le matin, Catherine Salernes prend sa voiture pour traverser la Seine. Dans la Mini qui l'emmène rue de Sèvres, Catherine Salernes pense à son chiffre d'affaires. Il est supérieur à celui du mois de février de l'année précédente. Tant mieux, encore deux mois comme cela et elle pourra acheter le nouveau sac Dior, le beige rosé si parfaitement assorti à son nouveau tailleur de printemps de chez Franck et Fils. Non pas que Jean le lui refuserait si elle le lui demandait, mais depuis qu'elle travaille, elle semble trouver plaisir à s'offrir elle-même certaines choses.

Elle se gare rue Pierre-Leroux comme tous les jours et introduit sa carte de stationnement dans le parcmètre en songeant qu'il lui faudra bientôt en acheter une nouvelle. Elle marche jusqu'à sa boutique, actionne l'ouverture du rideau de fer et entre en fermant la porte à clef. Elle retire les chèques et les espèces du petit coffre-fort encastré dans le mur de l'arrière-boutique, ainsi que les bordereaux de remise en banque qu'elle a remplis la veille. Elle glisse le tout dans son sac, sort et referme sa boutique, puis se dirige d'un pas assuré vers le Crédit Lyonnais, situé juste en face du magasin. Elle a encore une demi-heure devant elle.

[...]



Dominique Dyens, *La Femme éclaboussée*  
Suspense

208 pages | 18 € | ISBN 978-2-35087-266\_7

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2014 | [www.heloisedormesson.com](http://www.heloisedormesson.com)